je suis la bête

Dossier Presse

texte Anne Sibran
mise en scène Julie Delille

Je suis la bête

texte & adaptation Anne Sibran,
d'après son roman publié aux © éditions Gallimard / collection Haute enfance

mise en scène & interprétation Julie Delille

en tournée
du 29 janvier au 18 avril 2021

29 janvier • **La Passerelle** / Scène nationale de Gap
4 février • **Gallia Théâtre,** Saintes
du 14 au 18 avril • **MC93** / Scène nationale de Saint-Denis, Bobigny

scénographie, costume, regard extérieur Chantal de la Coste
création lumière Elsa Revol création sonore Antoine Richard
collaboration artistique Clémence Delille, Baptiste Relat

durée 1h10

production Théâtre des trois Parques
coproduction Equinoxe / Scène nationale de Châteauroux, Théâtre de l'Union / CDN de Limoges, Abbaye de Noirlac / Centre culturel et de rencontre.

Julie Delille a été **artiste associée à Equinoxe** / Scène nationale de Châteauroux de 2016 à 2019. Elle est depuis septembre 2019 **artiste associée à la maisondelaculture** / Scène nationale de Bourges. Elle est également l'**artiste coopératrice du Théâtre de l'Union** / Centre Dramatique National du Limousin pour la saison 2020/2021

Contact presse
Service de presse Zef • 01 43 73 08 88
Isabelle Muraour • 06 18 46 67 37
Emily Jokiel • 06 78 78 80 93
contact@zef-bureau.fr • www.zef-bureau.fr

Contact diffusion
En votre compagnie
Olivier Talpaert • 06 77 32 50 50
oliviertalpaert@envotrecompagnie.fr

Calendrier, dossiers, interview disponibles sur notre site internet :
www.theatredestroisparques.com

Teasers, etc…
vimeo.com/theatredestroisparques

@theatredestroisparques

© Clémence Delille / *Je suis la bête*

synopsis

« Nous, c'est le silence qui raconte, les hommes il leur faut une voix. »

Je suis la bête est la réécriture pour le Théâtre des trois Parques, par Anne Sibran de son roman publié chez Gallimard, à laquelle la comédienne Julie Delille donne chair.

Une fillette abandonnée est recueillie puis élevée par un animal sauvage. A mi-chemin entre l'enfant et l'animal, notre langage est imparfait pour décrire ce qu'elle est devenue.

Alors qu'elle est capturée et forcée de s'adapter au monde civilisé, c'est par la violence qu'on lui fait perdre son enfance, son animalité, sa nature.

En voulant l'humaniser, on fait d'elle une bête.

Dans une langue unique, d'une très grande force poétique, Anne Sibran fait vivre la forêt.

A la lisière entre le monde des bêtes et celui des hommes, le personnage de Méline est montré, exposé sur la scène de théâtre mais elle montre aussi.

Elle nous montre ce que nous refusons peut-être de voir : le schisme, l'abîme que - nous humains - avons créé avec les mondes du vivant.

Je suis la bête, est un spectacle vivant.
Je suis la bête, parle de nous tous, êtres humains.

Comment un être à l'état de nature,
au contact des hommes cherchant à le civiliser, devient une bête.
Le monstre n'existant que dans notre conception,
il s'apparente souvent à l'inconnu.

La Forêt.

Métaphore de notre espace mental,
lieu à la fois des rêves et des cauchemars.

Nous proposons au spectateur de plonger dans cette forêt,
de réveiller ses sens, être lui, la bête sauvage à l'affût,
cherchant l'origine du petit bruit qu'il vient d'entendre,
surpris par un léger frôlement,
attrapé par une odeur inconnue qui le mettra en alerte,
mais aussi saura le bercer dans une ambiance paisible et maternelle
comme seule la Nature peut l'offrir.
Tel le Robinson de Michel Tournier
lové dans sa grotte régressive et consolante.

Se tenir à la lisière.

Entre la forêt sauvage et le monde dit civilisé, puis de pénétrer
dans un lieu interdit avec excitation, se laisser entourer par la fable,
accepter de s'enfoncer dans un monde méconnu.
Avancer plus profond, encore, jusqu'à se perdre, au final voir son reflet
dans l'eau de la clairière…

La Forêt a une voix.

Nous proposons de l'écouter.
Travailler sur la langue, celle si poétique et si puissante
d'Anne Sibran. Où en chaque mot la vie grouille.
Animant une parole incarnée et charnue.
Sur les sons, aussi. Ceux qui peuplent la forêt.
Et celui qui prime : le silence.
Derrière lui, le rythme de son coeur, de ses organes,
de sa propre vie, puisque «*Le silence est un langage,
non pas un arrêt du langage. Il nous permet de rentrer en relation
avec les abîmes de chacun et l'animalité.* » [Claude Régy]

Je suis la bête, c'est l'envie de parler de la Beauté.

Julie Delille,
décembre 2015.

note d'intention

« Nous c'est le silence qui raconte, les hommes il leur faut une voix »

Ces mots de Méline, sont pour moi les fondements du message de *Je suis la bête*. Elle vient nous entraîner dans son histoire, nous proposant d'être traversés par cette dernière.

Ce qui m'intéresse, c'est de travailler sur la rugosité, sur le monstre, comme il l'est étymologiquement : celui qui montre ou qui est montré.

Méline est montrée, exposée sur la scène de théâtre mais elle montre aussi, elle nous montre ce que nous refusons peut être de voir : le schisme, l'abîme que nous humains avons créé avec les mondes du vivant.

Elle est à la lisière, sans cesse en quête de sa place, abandonnée, rejetée, expulsée, elle finit par se trouver, comme prophète, sorcière ou fée. Mi femme, mi bête, esprit de la forêt.

Elle vient ici et maintenant délivrer son message.
Pour qu'il soit recevable, intelligible, elle doit nous y préparer, nous mettre dans un état d'acuité particulier : en décision d'écouter.

Le personnage de Méline évolue dans l'espace, déambule.
Elle alterne les phases de récit dans le souvenir et d'adresse au public.
Son corps est traversé par la parole, elle est le lieu de son évocation, théâtre en elle-même et habitée par ce qui se joue.

Méline subit et ordonne. Maîtresse de cérémonie, elle choisit de nous faire entendre l'inaudible, voir l'invisible, toucher et comprendre (dans le sens de « prendre avec soi ») les mondes qu'elle traverse.

Dans certaines scènes elle est reprise, happée par son récit (comme un oracle, en connexion avec le monde qu'elle évoque et a le pouvoir de faire apparaître), pour proposer au spectateur de se plonger totalement dans l'histoire.

D'autres sont présentées avec plus de distance, pour permettre d'avoir un regard, un questionnement sur notre humanité.
Ainsi, l'alternance de ces postures, par des jeux d'illusions, aident à la construction d'un univers spectaculaire unique, issu de la rencontre entre un texte puissant et le lieu du rituel de la représentation.

Je propose de faire entendre le silence, comme espace de connexion avec notre propre sauvagerie.

Sur la scène, simplement des tulles et quelques accessoires alimentant surprises et illusions.

Pour faire vivre au spectateur les étapes de son errance, un dispositif immersif. Le son comme lieu de connexion avec le vécu de Méline : elle choisit de nous faire écouter sa mémoire, nous mettant immédiatement et instinctivement — comme le provoque la stimulation de l'audition, sens beaucoup moins sollicité que peut l'être la vision — en relation avec notre propre intimité. Les images proposées comme plus à distance, aussi à cause de cette saturation sociétale, mais pour faire exister le rêve et la magie. L'illusion comme lieu de la surprise et de la spontanéité, donc de l'enfance et de l'instinct.

Dans un second temps, l'analyse, la réflexion propre à chacun, et qui nous rattrape ensuite.
Mais il s'agit pour moi de travailler sur ce bref instant, celui de l'instinct.

Une invitation à faire ce voyage, sans brusquerie ni violence mais plutôt comme une expérience…

Julie Delille,
février 2017.

© Florent Gouëlou / *Je suis la bête*

© Florent Gouëlou / *Je suis la bête*

l'autrice

Anne Sibran - texte et adaptation

Fille et petite fille d'exilés, Anne a trouvé dans le voyage une forme de stabilité. Elle vit entre deux mondes : la France, où elle a commencé à écrire et l'Équateur, où elle a l'impression chaque fois qu'elle y habite de tout recommencer. Les séjours prolongés dé-réalisent son pays de naissance, lui donnent un léger strabisme, rendent perceptible son accent.

Pour ses voyages de l'autre côté, en terre Andine, Anne a appris le quechua. Un prétexte pour s'approcher de l'inapprochable, mais qui lui ouvre souvent dans les villages les portes des maisons. Cette langue est parlée aussi bien dans la Cordillère que dans les jungles qui bordent les rives de l'Amazone… Elle voyage plus particulièrement ces derniers temps dans la jungle, fascinée par les derniers peuples non contactés des forêts du Yasuni, grandement menacés par l'extraction pétrolière et la déforestation.

Anne a différents projets en cours pour Grasset, Gallimard et France Culture.

Elle anime en parallèle, en France comme en Équateur, des ateliers d'écriture et collabore avec des auteurs de bande dessinée comme Didier Tronchet et Emmanuel Lepage.

Bibliographie :
- *Bleu-Figuier*, éditions Grasset, 1999,
- *Ma vie en l'air*, éditions Grasset, 2002,
- *Je suis la bête*, éditions Gallimard, 2007,
- *Le Monde Intervalle*, éditions Panama, 2008,
- *Dans la Montagne d'argent*, éditions Grasset, 2013,
- *Enfance d'un chaman*, éditions Gallimard, 2017.

Fictions radiophoniques France Culture :
- *La Reine Didon* (in *Fictions / Perspectives Contemporaines*), 2007 (voyage en Tunisie sous la dictature de Ben Ali),
- *Les bêtes d'ombre*. Conte radiophonique, *Enfantines,* 2007,
- *Je suis la bête* in *Fictions / Perspectives Contemporaines*, 2009,
- *Journaux de voyage sonores - Géographie du purgatoire* — journal de voyage sonore (Bolivie-Pérou-Equateur) en 5 épisodes diffusion courant 2016,
- *Amazonies : Le cercle sauvage* — 5 heures d'exploration littéraire dans l'Amazonie d'aujourd'hui. Diffusion fin 2016/début 2017.

équipe artistique

Julie Delille — mise en scène, interprétation

Après un Diplôme d'Études Théâtrales au conservatoire du Mans, et deux années de travail auprès de Delphine Eliet à l'École du Jeu — Paris, Julie intègre en 2006 l'École Nationale Supérieure de la Comédie de Saint-Étienne. Elle y travaille notamment sous la direction de François Rancillac, Jean-Marie Villégier, François Lazaro, Olivier Maurin, Jean-Paul Delore…
Dès sa sortie, elle rejoint Jean-Claude Berutti, directeur du CDN de Saint-Étienne puis artiste associé au Théâtre des Salins / Scène Nationale de Martigues, comme comédienne de sa troupe.

Aux côtés de son camarade de promotion Vincent Dedienne, et sous la direction de Jean-Claude Berutti, elle joue dans *Le médecin malgré lui*, *Sans toi et avec toi* et *Super Heureux !* qui tournent pendant plusieurs saisons.

C'est la traductrice de cette dernière pièce, Silvia Berutti-Ronelt qui, un jour de janvier 2014, lui met entre les mains le texte d'Anne Sibran *Je suis la bête*.
À la suite de cette « rencontre » et après une année de décantation, ou de sidération — elle ne sait plus — Julie prend la décision de porter ce texte à la scène. Ce texte est le déclencheur d'un désir sommeillant à moitié jusqu'alors, d'initier au plateau, un certain univers, empli d'images, de sons et de silences… De ces thématiques qui lui sont chères — nature, langage et figure féminine — le Théâtre des trois Parques est né.

Depuis septembre 2016, Julie entame une longue résidence artistique de recherche et d'action culturelle en tant qu'artiste associée à Equinoxe / Scène Nationale de Châteauroux.

Chantal de la Coste — scénographie, costume, regard extérieur

Après avoir été pendant plusieurs années l'assistante de Nicki Rieti sur les mises en scène d'André Engel et Jean François Peyret (pour lesquelles elle crée aujourd'hui des costumes au théâtre et à l'opéra) elle réalise de nombreuses scénographies et costumes dont *Princesse vieille reine* de Pascal Quignard avec Marie Vialle au Rond Point en 2015, et *La rive dans le noir* au festival d'Avignon 2016, *The Haunting Mélody* création de Mathieu Bauer au nouveau Théâtre de Montreuil, *Concert à la carte et Femmes d'intérieur* de Franz Xaver Kroetz mis en scène par Vanessa Larré (CDN d'Orléans), *Frankenstein* de Fabrice Melquiot mis en scène par Paul Desveaux (Genève) avec qui elle avait déjà travaillé pour *L'Orage* d'après Alexandre Ostrovski (MC Bourges, Théâtre de La Ville – les Abesses), l'opéra *Les Enfants terribles* d'après Jean Cocteau (MC Bourges et Théâtre de l'Athénée), *Les Brigands* de Friedrich von Schiller (Théatre 71 Malakoff)

Avec Nicolas Bigard, à la MC 93 elle travaille sur un rapport scène/ public différent à chaque spectacle : *Chroniques du bord de scène Saison 1,2,3, Hello America, Traité des passions de l'âme et Fado Alexandrino* d'après António Lobo Antunes, *Barthes le questionneur.*

Pour Lukas Hemleb elle fait les décors et les costumes de *Od ombra od omo* d'après Dante (MC 93), *Le Premier Cercle* de Gilbert Amy (Opéra de Lyon), *Loué soit le progrès* de Gregory Motton (Théâtre de l'Odéon), *Os dias levantados* (Opéra de Lisbonne).

En 2013 elle met en scène *Judith*, une pièce d'Howard Barker avec Anne Alvaro, Hervé Briaux et Sophie Rodrigues à la MC 93 .

Elsa Revol — création lumière

Après des études scientifiques, Elsa Revol entre à l'ENSATT en section lumière. Parallèlement, elle se forme auprès d'André Diot en suivant plusieurs de ses créations lumières de théâtre ou d'opéras.

En 2007, Elsa rejoint le Théâtre du Soleil pour la régie lumière de la tournée internationale du spectacle *Les Éphémères*. Par la suite, elle conçoit la nouvelle installation électrique des différentes nefs de La Cartoucherie, avec des choix technologiques permettant une plus grande souplesse pour la création. En 2010, pour Ariane Mnouchkine, elle crée les lumières des *Naufragés du Fol Espoir* et dernièrement, *MacBeth*.
C'est en 2011 qu'elle réalise une première création lumière pour la Comédie Française, puis deux autres en 2014 : *Le Jeu de l'amour et du Hasard* et *Tartuffe* mis en scène par Galin Stoev ainsi qu'*Othello* mis en scène par Léonie Simaga. Elle poursuit sa collaboration avec Galin Stoev par l'opéra *Le Nozze di Figaro* et *Les Gens d'Oz*, pièce de théâtre contemporaine, pour laquelle Elsa signe la lumière mais aussi la création vidéo.

Depuis 2009, Elsa développe une réflexion autour de l'éclairage de spectacle de magie nouvelle, et intervient à ce sujet, au CNAC et à l'ENSATT. Ainsi, éclaire-t-elle les deux spectacles d'Etienne Saglio, *Le soir des Monstres* et *Les Limbes*, *Le Syndrome de Cassandre* de Yann Frisch et *Wade in the water* de la compagnie 14:20, actuellement en tournée.

Antoine Richard — création sonore

Formé aux arts et techniques du son à l'ENSATT après un cursus musical, il s'associe au travail de metteurs en scènes tels que Matthias Langhoff avec qui il crée *Mauser* puis *Hamlet-Cabaret*, Jean-Louis Hourdin pour *Je suis en colère mais ça me fait rire* et *Jean la chance*, ou encore Richard Brunel pour les créations de *Les criminels* et *En finir* avec Eddy Bellegueule.

Il fait partie de la compagnie des Hommes Approximatifs dirigée par Caroline Guiela Nguyen (*Gertrud, Se souvenir de Violetta, Ses mains, Le bal d'Emma, Elle Brûle, Peut-être une nuit, Le Chagrin, Saigon*), et travaille par ailleurs avec la Cie des Lumas (Angélique Clairand), la Cie Ostinato (Olivier Maurin), La Maison jaune, Le Théâtre des turbulences, la Cie D'un instant à l'autre, le Théâtre du Rivage, le Théâtre de l'Homme…

Il s'associe également à des projets chorégraphiques (Cie Le Grand Jeté, de Frédéric Cellé), radiophoniques ou musicaux, dans lesquels il développe un univers «du réel» proche de la photographie sonore, et s'attachant avant tout à la musicalité des mots et l'écriture des sons. Il travaille notamment avec Alexandre Plank et Laure Egoroff pour France Culture, et intervient comme formateur aux universités d'été de Phonurgia Nova à Arles aux cotés de la réalisatrice Kaye Mortley. En 2010 il fonde "le Sillon" un collectif de création radiophonique, et poursuit depuis l'élaboration de ses propres créations sonores.

Il reçoit en 2016 le Prix Italia et le Grand Prix de la fiction radiophonique de la SGDL pour *Le chagrin, Julie et Vincent* coréalisé avec Caroline Guiela Nguyen et Alexandre Plank.

collaborations artistiques

Clémence Delille

Ancienne élève de l'école préparatoire des Ateliers de Sèvres à Paris, Clémence intègre en 2012 l'École Supérieure des Beaux-Arts de Nantes où elle expérimente divers médiums plastiques (performance, vidéo, peinture, dessin) en traitant en filigrane des questions d'espace.

En 2013, elle part étudier à Strasbourg, au sein de l'atelier de scénographie de l'École Supérieure des Arts Décoratifs. Elle travaille alors sur des projets de muséographie mais se forme essentiellement à la dramaturgie, la scénographie d'opéra et de théâtre auprès de Pierre-André Weitz, Jean Christophe Lanquetin, Muriel Ryngaert et François Duconseille. Elle y entame un travail de recherche autour de la représentation de la nature dans le théâtre et l'opéra contemporain. En complément, elle participe de manière régulière aux montages, démontages et régie plateau de spectacles du Maillon / scène européenne et du TJP / Centre Dramatique National d'Alsace.

À partir de 2012, elle rejoint l'équipe de Rudy Sabounghi, scénographe majeur de la scène européenne, sur plusieurs de ses créations (*Werther*/Massenet/Fréchuret, *Père*/Strindberg/Desplechin). Clémence a également été stagiaire au sein de l'équipe des tapissiers et des éclairagistes de la Comédie Française tout au long de la création de *La Mer* d'Edward Bond, mis en scène par Alain Françon.

En septembre 2016, Clémence rejoint l'école du Théâtre National de Strasbourg, dans la section Scénographie et Costumes, au sein du groupe 44.

Baptiste Relat

Baptiste Relat intègre le Conservatoire régional de Tours en 2002, où il s'initie et se perfectionne au jeu auprès de Philippe Lebas et de Christine Joly, puis l'Ecole Nationale Supérieure de la Comédie de Saint-Étienne en 2006, où il joue sous la direction de François Rancillac, Jean-Claude Berutti et Jean-Paul Delore.

Au sortir de sa formation, il interprète Mac Mouton dans un spectacle jeune public mis en scène par Emilie Capliez, *J'ai pas sommeil*, et un explorateur dans *Je hais les voyages et les explorateurs* mis en scène par Maïanne Barthès.
En 2010, François Rancillac le distribue dans *Le Roi s'amuse* de Victor Hugo au château de Grignan, puis en tournée et au Théâtre de l'Aquarium.

Depuis il a joué dans *Entreprise de recueillement* écrit et mis en scène par Hugues Chabalier (c^ie^ United Mégaphone), dans *Fratrie* de Marc-Antoine Cyr (c^ie^ Jabberwock), mis en scène par Didier Girauldon, et a rejoint l'équipe du Théâtre du Fenouillet pour jouer dans *Du front à la ferme*, *La Nuit des rois* de Shakespeare et *Ubu roi*, de Jarry. Depuis peu, il joue et manipule dans un spectacle de Catherine Hugo (c^ie^ Ka), *The outsider*, d'après Lovecraft.

Metteur en scène, il développe des projets personnels tels que *Les contes d'Ovide* de Ted Hughes, *Faust au village* de Jean Giono, et des spectacles plus importants tels que *Peer Gynt* d'Ibsen, *Le Crocodile* d'après Dostoïevski, et *Yvonne, princesse de Bourgogne* de Gombrowicz.

En 2018, il est le prêtre, dans *Je suis la Bête* mis en scène par Julie Delille.

extraits

« Les bêtes ne parlent pas. Pour la raison qu'il y a un père des hommes qui l'a voulu ainsi. Les bêtes ont le silence et les hommes ont les mots. La langue peut dire : la bête est moins que l'homme. Et la bête se tait.

Limaille dit qu'à deux ans, j'avais la langue. Mais je l'ai perdue dans les bois. Il dit encore qu'elle ne me reviendra jamais comme celle des autres hommes car du silence s'y est mis.
Ça fait une manière de désordre. Comme à vouloir tenir un chat sauvage derrière les murs d'une maison. »

« Les bêtes auraient peut-être une parole si elles naissaient dans les maisons. Les mots rebondissent sur les murs. On a le temps de les entendre, les attraper. Tandis que le terrier absorbe. On ne sait plus son cri d'avant au cri qui vient.

Alors on se décourage. Puis, à force, on se tait.

Si bien qu'un jour, sans rien savoir des choses, j'ai fait comme la maison. J'ai répété après la voix de Limaille qui lisait.
Les sons qui passaient ma peau, je les attrapais avec une large bouche, pour les rentrer dedans.

Dans les débuts, je souffrais un peu de pousser ainsi ce son qui n'avait plus de souffle dans des conduits serrés. Depuis tout mon temps de silence.
Il m'a fallu surtout trouver à tenir sur deux pattes, afin que la parole me coule plus facilement. Ce n'était pas ce même parler que font les hommes. Car je n'y savais rien comprendre.
Je répétais seulement derrière, à la manière des bêtes, ou des maisons. Limaille ignorait qu'une voix le suivait en bas dans la cuisine. Ce qui se dit écho dans le langage des hommes.

La forêt le fait aussi. Quand elle pousse le bruit jusqu'au fond des combes. Pendant les gros orages, ou quand un rocher descend. »

« Ça faisait un cri énorme.
Un cri de toutes gorges : les sangliers, les serpents, les renards, les oiseaux.
Un cri de toutes sèves. Et braillé depuis chaque fente, celles pour les sources ou l'intérieur des gouffres, la brisure d'un rocher.
Ce cri nous révulsait la peau, nous poussait à hurler de même.

Mais il n'était pas de terre, ce cri : c'était le vent.
Il s'empoignait les arbres.
On les voyait tourner un moment dans le ciel pour disparaître ensuite dans le fond de la nuit. Il emportait les bêtes aussi. Et même l'eau, quelques poissons.
Moi je courais avec mes griffes pour ne pas qu'on m'envole. Sous une pluie de fourrures défaites, de moignons de racines. Avec parfois un oiseau inconnu battant des ailes vaines, les plumes arrachées. […]
Et pendant que je grandis, accroupie sous les arbres. Je suis maintenant une bête pleine, avec plus rien d'enfant.
J'ai ma fourrure en cheveux que je me coince au derrière, le temps des chasses longues. Elle me chauffe et me cache en même temps. Ma peau est brune, verte par endroits, pour cette poussière grasse que j'attrape
en grimpant le long des troncs.
Et j'ai des lèvres larges, encroûtées de poils et de sang. J'ai six ans. »

«Ce moment du mitan, entre la fille et la bête. C'est une saison douce, car elles tiennent la même place. Le jour est aussi long que la nuit.

Il y a la patte ou bien la jambe, la parole ou le cri. Chacun son heure. Mais les douleurs en sont parties.
Je marche au bout des pieds, sans poser les talons. Et j'ai appris aussi à brosser mes cheveux.

Il y a un alphabet des gestes où l'homme a mis toute sa chair pour qu'on le reconnaisse quand il se dresse. Mais si le mouvement se précise, si ça ondule encore, après que la main ou le cou ont fini de bouger, c'est que quelque chose se distingue, que la fille apparaît.

Une fille, c'est une odeur de sang, avec les cheveux autrement, du fragile aux poignets.

Je reste fille, jusqu'à ce que le jour bascule. Puis soudain la terre me paraît trop loin, j'ai besoin d'y couler le ventre. C'est alors qu'il me faut viander.

Car il n'y a plus rien que je mange dans les placards de la maison. Je n'en ai plus la salive. J'ai faim de morts vivantes, aux regards restés entrouverts, de ces chairs qui s'écartent en craquetant d'effroi.

Puis les herbes se redressent, le regard tient dans les ombres, bientôt le jour paraît. Il suffit de très peu pour me remettre à la fille : une frottée de fougère, une robe enfilée, trois pas vers la maison.»

« Pourquoi je ne meurs pas ? La terre s'est ouverte comme une bouche, avec la langue fine des insectes à ramper sous les feuilles. Tout mon sang déjà bu.
Mais il me reste encore du souffle, tandis que mon oreille continue de cracher le son. Les chuintements du vent avec ces parlers propres aux feuillages et aux aiguilles de pins. Les murmures de sources. Toutes ces modulations de brindilles écrasées, tout ce qui nourrissait le silence fuit lentement par les trous de ma blessure.

Peu à peu la forêt s'éteint.»

Je suis la bête, Anne Sibran, éditions Gallimard

© Florent Gouëlou / *Je suis la bête*

le Théâtre des trois Parques

Le Théâtre des trois Parques est une compagnie de théâtre professionnelle créée en 2015 par Julie Delille, comédienne issue de l'École nationale de la Comédie de Saint-Étienne et Clémence Delille scénographe en formation au Théâtre National de Strasbourg. Associée depuis septembre 2016 à la scène nationale de Châteauroux Equinoxe, la compagnie est implantée au cœur du Berry, à Montlouis dans le département du Cher.

Depuis sa création, le Théâtre des trois Parques propose des projets artistiques exigeants ayant un rayonnement sur le territoire local et national.

Pourquoi « théâtre » ?

Ré-aborder ses codes, ses conventions. Il nous faut nous confronter au théâtre, sans abuser de moyens qui pourraient relever d'autres médiums, comme échappatoires. Le théâtre est une parole vivante, et nous voulons sans cesse en être émues et étonnées.

Nous imaginons, au milieu de ces vastes étendues rurales, un théâtre-abri.

Un « chez nous » ouvert pour accueillir les autres, mais aussi un refuge pour nous permettre de travailler, pour dérouler notre fil…

Les trois Parques, figures féminines, métaphores de la vie aux contours rugueux qui sinuent par des chemins obscurs. Comme aussi des gardiennes de la destinée. Des forces de la nature, indispensables et fécondes, à l'image du théâtre que nous défendons.

Nona, la fileuse, représente la création, l'inventivité, à l'image de la nature. Cette première Parque symbolise notre volonté d'être dans l'expérimentation. Decima, la seconde, celle qui mêle les fils du destin, comme une rencontre, un échange. Nous la percevons comme la figure du langage. Enfin, Morta, exprime la rupture, l'inévitable et l'intransigeance. Elle évoque une forme finale, une production aboutie.

Ces trois divinités, parce qu'elles sont poétiques nous rappellent que le sensible et l'émotion sont au cœur de notre recherche.

Clémence et Julie Delille,
novembre 2015.

© Florent Gouëlou / *Je suis la bête*

Le Théâtre des trois Parques a été accueilli en résidence de création
à Equinoxe / Scène nationale de Châteauroux (36),
la Pratique / Cie Cécile Loyer / Lieu de résidence artistique à Vatan (36),
la Maison de George Sand / Centre des monuments nationaux à Nohant (36)
et l'Abbaye de Noirlac / Centre culturel de rencontre (18).

Le Théâtre des trois Parques est soutenu par la DRAC Centre-Val de Loire, la Région Centre-Val de Loire, le Département du Cher et la Commune de Montlouis, en Berry.

créa graphique • david.graphiste@hotmail.fr • 2016-2020

Théâtre
des trois Parques
Le Bourg, 18160 Montlouis
www.theatredestroisparques.com